

## A PROPOS DE «LA CLAIRIÈRE»...

La pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves a été jouée au *Théâtre de Genève* le 13 octobre. Voici quelle en est la donnée.

Quelques compagnons anarchistes, travaillés par Piouffieu, ouvrier tailleur, chaud communiste, avide de réalisations immédiates, ont fondé une colonie libertaire. Favorisés d'un legs consistant en une ferme, «*La Clairière*» et ses dépendances, fait à Rouffieu par un millionnaire philanthrope «*passionné de restitution*», ils s'y sont installés avec femmes et enfants. La colonie s'augmente peu après d'éléments nouveaux. C'est le père Nu-tête, vieux travailleur de la terre, recueilli, blessé et mourant de faim sur la route, par les compagnons; puis, c'est l'institutrice de Villiers, localité voisine, trouvant un asile à la colonie après avoir été abandonnée par le fils du maire et circonvenue par celui-ci, politicien tout puissant et peu scrupuleux, comme ils le sont tous. D'autres éléments encore, bourgeois ceux-là, finissent aussi par entrer à la colonie pour y faire une «*cure de fraternité*». Le médecin Alleyras, mal vu à Villiers, depuis qu'il a donné ses soins aux «*sauvages*» - c'est ainsi que les bonnes gens appellent les nouveaux colons -, ennemi personnel du maire dont il a refusé catégoriquement de servir les intérêts politiques, se voit lâché par ses derniers clients lorsqu'on apprend sa situation conjugale. Marié et séparé de sa légale épouse il vit à Villiers avec la femme de son choix. Fatigué de la lutte qu'il soutient depuis quelques mois et vaincu, puisqu'il n'a plus rien à faire dans cette petite ville de province, il se décide, sur les instances de Rouffieu, et malgré les véhémentes exhortations de son père, à aller vivre à la colonie, où les compagnons lui ont préparé un laboratoire pour continuer ses études tout en donnant ses soins au malades.

Ces éléments nouveaux, tout intelligents qu'ils soient, n'apportent pas à la colonie une vitalité plus grande. Déjà, dès l'acte où nous faisons connaissance avec *la Clairière*, nous sentons que des fermentations latentes de désagrégation vont bientôt entrer en jeu et nous montrer le dénouement final dans la dispersion des camarades. Et c'est fatal. Jamais des individus ne pourront prétendre à se connaître réellement tant qu'ils n'auront pas vécu ensemble, montré à la lumière des faits les différentes faces de leur personnalité respective, les divergences de vue, les tendances particulières à chaque individu, les divers degrés de leur instruction, les aptitudes intellectuelles, l'éducation reçue, l'affinement de certaines natures et le contraste rugueux dévolu à d'autres, sont autant d'éléments qui pourront entraîner dans un laps de temps plus ou moins long la fin d'un groupement d'individus. Ajoutez à cela le cadre forcément exigu d'une colonie où ces différences, rendues plus visibles, plus tranchantes, seront poussées jusqu'à l'exaspération, et nous aurons le pourquoi de l'insuccès de tant de tentatives communistes.

Les auteurs n'ont pas eu en vue d'indiquer seulement les causes d'une pareille agonie. Ils ont voulu montrer combien le travailleur ayant en tête une idée, est capable d'énergie, de grandeur morale, de conviction tenace pour la soutenir et la faire prévaloir malgré tant d'obstacles qui paraîtraient invincibles à d'autres mieux armés et par l'éducation et par la fortune. Le tailleur Rouffieu est un type d'une semblable beauté morale. Ses propres malheurs, les défaillances de sa femme, la maladie de ses enfants, qui le tenaillent cependant cruellement, le font moins souffrir que la pensée du camarade trahi et la première vision de la fragilité de son œuvre.

Sans doute, la pièce n'est pas parfaite; ses plus grands défauts sont encore ceux que commandent la fiction théâtrale et l'entraînement des faits. Les personnages ne sont qu'esquissés, a-t-on dit. C'est là, à notre avis, une erreur. Jamais au théâtre un personnage n'est présenté d'une façon définitive et complète; l'action à mesure qu'elle se déroule nous montre les individus sous leur jour propre, et chacun peut compléter le type qu'il a sous les yeux par la connaissance de personnages identiques ou à peu près rencontrés dans la vie réelle. La vie socialiste, le langage des compagnons, les préoccupations constantes qui leur sont propres et la tendance au prosélytisme de nombre d'entre eux ne sont pas connus du public, et, de ce fait, ne pouvant compléter l'individu comme on le fait pour les personnages d'autres pièces ou même pour le père Alleyras de *la Clairière*, les moyens d'information faisant défaut, on peut croire à une insuffisante mise au point de l'optique théâtrale. Il n'en est rien: au contraire, les personnages sont si bien dans le mouvement que l'on pourrait à chacun coller le nom du sosie rencontré dans le monde socialiste.

Les auteurs, reconnaissons-le, ont été d'une honnêteté scrupuleuse; ils auraient pu nous présenter des êtres parfaits d'un côté et des bourgeois prudhommesques de l'autre; ils ne l'ont pas fait; chaque individu est à sa place et apporte à la pièce le concours d'une personnalité ni amoindrie ni hors nature, ouvriers et bourgeois sont vrais, sous réserve cependant des ficelles employées pour lier les différentes scènes.

Le fond de la pièce est une critique sans défaillance de l'organisation sociale; la propriété, le mariage, la politique, le militarisme, le patriotisme, la philanthropie, sont tour à tour présentés comme des moyens différents de conservation de la société, cependant en voie d'évolution, puisque même quelques-uns des bourgeois de la pièce, repoussés par leur propre caste, ne trouvent rien de mieux à faire que d'aller grossir le nombre des ennemis, toujours révoltés, de la-dite société, malgré ce légal essai communiste dont le sort est définitivement compris et accepté à l'avance par tous.

**Georges HERZIG.**

-----